

COURCELLES (boulevard de)



Entrée boulevard de Courcelles côté place des Ternes

VIII^e et XVII^e Arrondissements. Commence 3 place Prosper-Goubaux; (Villiers) finit 4 place des Ternes. Longueur 1285 m (ajourd'hui 1160); largeur minimum 36 m. Ancienne voie de la commune des Batignolles et de la commune de Neuilly, elle longe le parc Monceau.



Boulevard de Courcelles vu du parc Monceau

Promenade anecdotique au faubourg du Roule



Bd de Courcelles Métro Monceau

Ce boulevard, dont le nom vient du hameau de Courcelles, sur la route de Villiers, et au voisinage de la rue de Courcelles. Il a été formé, en 1863, par la fusion des boulevards et du chemin de ronde qui suivaient, extérieurement et intérieurement, le mur des Fermiers Généraux depuis la barrière de Monceaux jusqu'à la barrière du Roule, Ceux-ci s'étaient appelés respectivement, les premiers boulevard de Monceaux entre l'avenue de Villiers et la rue de Courcelles et boulevard de Courcelles pour le surplus; le second: chemin de ronde de Courcelles entre la rue de Courcelles et l'avenue de Wagram, Le mur des Fermiers-Généraux comportait 54 portes donnant accès à la ville de Paris. Il était percé dans le quartier de trois barrières : la barrière de Monceaux, place Prosper-Goubaux, au débouché des rues du Rocher et de Valois (Monceau), faite d'un bâti-

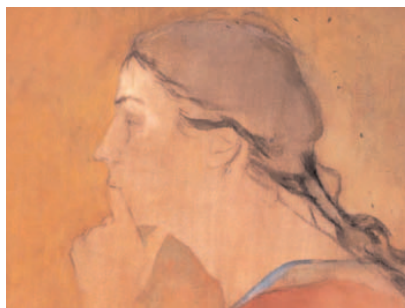
ment à deux péristyles ornés de colonnes à bossages; la barrière de Courcelles, au débouché de la rue de Courcelles, faite d'un bâtiment, inspiré du temple de Pæstum, orné sur son pourtour de 24 colonnes; la barrière du Roule, place des Ternes, au débouché de la rue du Faubourg-du-Roule (Saint-Honoré), faite d'un bâtiment à quatre avant-corps surmonté d'un dôme. Trois carrefours du boulevard de Courcelles l'ont stupidement mutilé, par la création artificielle à 3 de ses carrefours, des places de la République dominicaine, de la république de l'Equateur, et de la place Prosper Goubaux au carrefour de Villiers !



Boulevard de Courcelles vue sur le Sacré-Coeur

Boulevard de Courcelles

N° 1 à 5 : Maisons situées sur l'emplacement du cimetière des Errancis (estropiés) où un panneau accueillait les visiteurs : Dormir, enfin ! Ce cimetière, datant de l'époque révolutionnaire, situé hors le mur des Fermiers généraux, autour de l'actuelle place de Villiers accueille entre autres les dépouilles de quelques guillotiné célèbres: Louis-Philippe de Bourbon, duc d'Orléans (Philippe Égalité), Danton, Camille Desmoulins, Fabre d'Églantine, Lavoisier, Mme Elisabeth, Robespierre qui avait justement affirmé : "On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs", et son ami Saint-Just. Sous le Second Empire, leurs ossements furent transportés pêle-mêle aux catacombes de Paris, lors du percement du boulevard Malesherbes.(cf. place Prosper-Goubaux).



Sylvie Dubal

N° 2 : Le peintre et miniaturiste Renée de Miremont (1868-1918) habita à cette adresse. Lors de l'exposition Universelle de 1900, sa collection de "boutons" ornés des portraits des célébrités de la Belle Époque fut acquise par le Tzar.



Ernest Chausson et son épouse

N° 6 : Oskar Strudelmeier (1859-1932), le célèbre dresseur de puces austro-hongrois qui exhibait ses "pensionnaires" sur les plus grandes scènes du monde, demeura à cette adresse où Joseph Pujol (1857-1945) plus connu sous son nom de fantaisiste "Le Pétomane", lui rendait volontiers visite pour des séances d'entraînement au cours desquelles les deux artistes préparaient leurs numéros époustouflants en s'amusant comme des petits fous.

N° 12 : Vers 1955, à son arrivée à Paris, le peintre et auteur dramatique suisse **Sylvie Dubal*** vécut au 7^e étage de cet immeuble dans une chambre que lui avait gracieusement prêtée le banquier Mallet qui habitait au second.

N° 22 : Immeuble où habita le compositeur **Ernest Chausson*** (1855-1899), mort en 1899, à 44 ans, d'un accident de vélo. (inscription). «Le commerce d'Euterpe, nous dit de Fouquières, n'avait pas appauvri l'auteur de *La Chanson Perpétuelle*. Il eut le tort de délaissier son équipage pour sacrifier à la mode de la bicyclette. Un jour de 1899, il fit une chute malencontreuse et ce stupide accident devait lui coûter la vie.»

N° 33 : Ex-hôtel d'**Henri Péreire*** un des fils d'Isaac. La demeure fut construite sur un angle du parc Monceau, de l'ex-



Henri Péreire

Promenade anecdotique au faubourg du Roule



Émile Pereire

Folie de Chartres achetée par la banque Péreire. Dans les années 1950, les bicyclettes et les scooters d'une jeunesse studieuse et bien élevée se croisaient bruyamment dans la cour de ce logis somptueux dont le rez-de-chaussée abritait le *Cité Club universitaire* où étudiants, ouvriers, employés et clochards, joyeusement mêlés, déjeunaient dans la bonne humeur pour trois francs six sous. «*Henri Pereire était membre de cette dynastie de financiers dont l'activité se rattache à toutes les grandes entreprises du XIX^e siècle. L'ancêtre de la famille, Jacob Rodriguez Pereire avait fui le Portugal à la fin du XVII^e siècle pour échapper aux persécutions dirigées contre les Israélites. Il est à croire qu'il portait en lui ce sens social dont la plupart de ses descendants ont fait la preuve, puisqu'il consacra de patientes études à la création d'une méthode destinée à l'éducation de la parole chez les sourds-muets. Louis XIV récompensa cette œuvre en accordant une pension à son auteur et il s'attacha en outre celui-ci en qualité d'interprète de langues orientales.*

Le propriétaire de l'hôtel du Parc Monceau était un des fils d'Isaac Pereire, le second de ces deux frères qui furent parmi les figures dominantes de la vie sociale et économique au XIX^e siècle. Quand ils eurent acquis les immenses terrains de la plaine Monceau, Emile, l'aîné, affirmait ainsi la volonté d'y laisser son témoignage: "J'inscrirai mon idée sur le sol et je lui donnerai forme et consistance."

Ils s'étaient fait connaître dans la presse par des articles où ils déclaraient leur entière adhésion à la doctrine saint-simonienne :

"Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration intellectuelle, morale et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre."



33, bd de Courcelles vue actuelle depuis le parc

Eux-mêmes travailleurs acharnés, ils réalisèrent une belle fortune qu'ils mirent au service de grandes organisations qui assurent encore aujourd'hui des milliers de subventions humaines. Edouard Drumont, qui les connaissait pour avoir été leur collaborateur, et qu'on ne peut suspecter d'être philosémite, a écrit d'eux: «Ils vivent fort simplement et n'ont même pas, je crois, de loge à l'Opéra. Ils font du bien, modérément, mais ils le font, et ils le font sans bruit.» Emile et Isaac Pereire avaient pieusement

Boulevard de Courcelles

recueilli la célèbre bibliothèque des saint-simoniens. M. Alfred Pereire, leur petit-fils et petit-neveu, en a fait don à la Bibliothèque Nationale.» (André de Fouquières).

N° 34 : Ex-hôtel Lambert de Sainte-Croix, résidence de l'ambassade d'Espagne, installée à la fin du XIX^e siècle 53 rue Saint-Dominique. Le roi d'Espagne y descendit en 1905. «C'est devant cette ambassade que vint défilé; en 1909, un cortège conduit par Edouard Vaillant, Jean Jaurès, Marcel Sembat, Charles Albert, et qui venait protester



Boulevard de Courcelles (1914)

contre la récente exécution du révolutionnaire espagnol Ferrer, coupable d'un complot contre la Couronne. La police ayant voulu s'opposer à la manifestation, qui tourna en échauffourées, des bancs du boulevard, des tramways immobilisés furent incendiés. Un coup de feu tiré contre le préfet Lépine manqua son but mais vint tuer le malheureux agent cycliste Dufresne. La garde riposta en chargeant et les scènes de violence se multiplièrent. Quelque temps après, la fille du révolutionnaire fusillé, Mlle Paz Ferrer, mourait elle aussi... chaque soir, sur une scène parisienne dans le rôle de La Dame aux Camélias...» (A de F).



Louis-Philippe d'Orléans

N° 35 : La Folie de Chartres. Au début du règne de Louis XVI, la région située, au nord-ouest de Paris, entre le chemin de Monceaux (rue de Monceau) et le petit village de Monceaux dont le centre se trouvait à la place de Lévis, se présentait comme un terrain nu et aride où l'on ne voyait que quelques remises à gibier et de rares moulins. Il appartenait en grande partie au fermier général Grimod de La Reynière, seigneur de Monceaux.

En 1778, **Louis-Philippe d'Orléans**, duc de Chartres et futur Philippe Égalité, en acheta une grande étendue qu'il fit transformer, d'après les indications de Carmontelle, écrivain souvent aimable et architecte paysagiste à ses heures perdues, son lecteur et l'ordonnateur de ses fêtes, en un magnifique parc. Ce fut la Folie de Chartres.

Le «pays d'illusions» que créa Carmontelle contenait des temples grecs, des pagodes chinoises, une tente tartare, des kiosques, des pavillons, des moulins, des bois, des vignes, une rivière, des bassins, des îles, des nymphées, des obélisques et des pyramides, des



Rotonde aujourd'hui

Promenade anecdotique au faubourg du Roule

fausses ruines antiques et des tombeaux, des serres, des jeux de bagues et des balançoires, le tout ordonné avec art :

*J'en atteste ô Monceaux! tes jardins toujours verts.
Là, des arbres absents, les tiges imitées,
Les magiques berceaux, les grottes enchantées,
Tout vous charme à la fois. Là, bravant les saisons,
La rose apprend à naître au milieu des glaçons,
Et les temps, les climats, vaincus par des prodiges,
Semblent, de la féerie, épuiser les prestiges.*

Les Jardins, Delille,

La Folie de Chartres fut amputée, au nord, lors de la construction, à partir de 1787, du mur des Fermiers-Généraux dont ici le boulevard de Courcelles représente le tracé, Elle fut dès lors limitée à l'espace qui, de nos jours, serait à peu près compris entre ce boulevard, la rue Monceau et celle de Courcelles, ce qui constituait cependant une propriété d'une superficie de plus du double du parc Monceau actuel.

Afin de ne pas gêner la vue que l'on avait de ce parc sur la campagne, ce mur fut remplacé par un fossé entre la barrière de Monceaux (place Prosper-Goubaux) et la barrière de Courcelles (débouché de la rue de Courcelles sur le boulevard du même nom).

Pour mieux s'opposer à la contrebande, ce fossé fut pourvu, à son saillant, d'une



Bd de Courcelles : grille du parc Monceau



Cadre et poète

rotonde à colonnade, dite le pavillon de Chartres, qui servit de poste d'observation aux gardiens d'octroi préposés à la surveillance des abords extérieurs du mur des Fermiers-Généraux. C'était un poste de guet dans la calotte duquel le duc de Chartres se fit aménager un salon d'où il eut une vue très étendue sur la plaine de Monceaux. Ce pavillon est classé.

Confisquée à la Révolution, la ci-devant Folie de Chartres fut affectée par la Convention à divers établissements publics qui exploitèrent des jeux et des divertissements. Napoléon donna le tout à Cambacérès qui le lui rendit au bout de cinq ans, trouvant que son entretien lui coûtait trop cher.

Louis XVIII le restitua à ses propriétaires légitimes, les Orléans, et le vieux parc vit renaître les splendeurs de ses beaux jours lorsque, sous la

Boulevard de Courcelles

monarchie de Juillet, Louis-Philippe en fit son jardin préféré. En vertu d'un décret du 22 janvier 1852, ce domaine devint, pour 9 hectares, la propriété de la Ville et, pour 10 hectares, celle de Péreire qui la lotit, d'où la rue Alfred-de-Vigny, les avenues Murillo, Van-Dyck, Ruysdaël, Velasquez. (Cf. *rue mentionnées*).

La partie affectée à la Ville, alors espace inculte planté de grands arbres, aux allées désertes et aux promeneurs absents, fut remaniée, de janvier à septembre 1861, par Alphand, qui constitua le parc Monceau dans le style anglais cher à Napoléon III. Sans parler de l'ancienne rotonde des gardiens d'octroi,

Alphand conserva tout ce qui pouvait être sauvé des vestiges de l'ancienne Folie de Chartres: la rivière, un petit bois, un massif de rochers avec grotte et pont, les tombeaux (quatre stèles d'origine inconnue) et, surtout, la « naumachie », grand bassin ovale entouré d'une colonnade corinthienne qui provient, peut-être, de la chapelle de Notre-



Naumachie avec vue actuelle au fond du n°33, bd de Courcelles

cent cinquante ans et une arcade Renaissance provenant de l'Hôtel de Ville de Paris brûlé par la Commune en mai 1871. (Cf. *Parc Monceau*) (*Jacques Hillairet*).

N° 40 : Immeuble où habitait en 1910 **Gaston Arman de Caillavet*** (1869-1915), fils de l'égérie d'Anatole France et signataire, avec Robert de Flers, d'agréables comédies légères parues durant le premier quart du XXe siècle, qui restent autant de symboles de ce qu'il est convenu d'appeler le théâtre de boulevard !



Gaston Arman de Caillavet par Nadar

Promenade anecdotique au faubourg du Roule



Henriette Roggers

N° 47 : Immeuble où demeura la comédienne **Henriette Roggers** à qui Antoine, dont elle ambitionnait de devenir sa pensionnaire dit: «Votre voix est grave, harmonieuse, une trop belle voix» ! Elle avait débuté aux Bouffes-du-Nord, à l'époque où ce théâtre changeait de programme toutes les semaines et réclamait donc des interprètes un travail épuisant par jouer le mélodrame. Puis elle avait rencontré, dans un compartiment de chemin de fer, un gros homme sympathique qui - elle ne savait pourquoi, car elle était de nature réservée - avait provoqué ses confidences. Le voyageur inconnu était Francisque Sarcey. Il encouragea la jeune fille et la prit sous sa protection. Après quelques tournées en Europe, Henriette

Roggers interprétait Pierre Decourcelle à l'Ambigu, Pierre Wolff à l'Athénée, Bernstein à la Renaissance, André Gide à l'Œuvre. Puis elle entra à la Comédie-Française et devenait Mme Claude Farrère. Vers 1909, rapporte Jean Chalon, Henriette Roggers fut traquée jusqu'à Saint-Petersbourg par Natalie Clifford Barnes, la célèbre lesbienne, mais la séductrice se vit évincée par un séducteur, un colonel russe ! Henriette Roggers posa comme modèle pour Julien Champagne.

N° 53 : Hôtel Rothschild. La baronne, sa propriétaire l'avait généreusement prêté au docteur **Albert Robin** (1847-1928) qui y résida, sa vie durant. Léon Bloy le décrit dans *Le Désespéré* sous le nom du *docteur Chérubin des Bois*. Ce membre de l'Académie de Médecine était non seulement un praticien célèbre, (il soigna Maupassant) mais un personnage mondain qu'on rencontrait - comme son confrère Pozzi - un peu partout dans la société parisienne où il était fort prisé, notamment des jolies femmes riches et titrées. Il soignait, chez Gordon-Bennet, un foie malmené par l'abus des boissons fortes, les "bouffées de chaleur" chez les duchesses, le "mal de Naples" chez les noceurs. «Il était un des hôtes assidus du salon de la baronne de Poilly, aux Champs-Élysées. Un peu le confident aussi de cette "charmeuse" de sang mêlé breton et créole, qui donnait la comédie, jouait de la harpe, s'habillait avec extravagance, fumait inconsidérément, prétendait chamberer Barbey-d'Aurevilly et poursuivait de sa haine ses rivales en amitié.



Dr Albert Robin

«Mais le docteur Robin était de taille à opposer un solide rempart aux vagues d'humeur de cette tumultueuse et jalouse hôtesse. Le Dr Robin aimait ailleurs : Liane de Pougy - pour qui il fut un temps beaucoup plus qu'un ami - a raconté qu'il était capable de tordre des chenêts de cuivre dans ses accès de colère amoureuse.

Résidant en cet hôtel, à l'angle de la rue de Courcelles, il était à deux pas de sa belle amie, qui habitait rue de la Néva. La demeure du docteur Robin fut après lui celle de la comtesse Duhem.» (A de F.)

N° 62 : Georges Berthoulat (1859-1930) député de l'Oise, habita à cette adresse. Il démissionna pour entreprendre une brillante carrière dans le journalisme, devient directeur de *la*

Boulevard de Courcelles



64, boulevard de Courcelles

Liberté et entre en politique pour lutter contre le «radicalisme dreyfusard et le collectivisme internationaliste». Il prend une part active à la discussion sur le projet de séparation des Églises et de l'État qu'il rejettera.

N° 64 : Maison au rez-de-chaussée de laquelle mourut, en 1908, à 77 ans, **Victorien Sardou*** (1831-1908), auteur de *la Famille Benoiton*, *la Tosca*, *Madame Sans-Gêne*, etc. Il avait débuté dans la vie comme médecin. André de Fouquières raconte : «Victorien-Léandre Sardou, fils d'un professeur pauvre, était né dans un logis modeste de la rue Beautreillis. Un soir que, gamin, il musait du côté de la place de la Bastille, il aperçoit une palissade qui l'intrigue. Il l'escalade et

découvre, avec stupéfaction, un parc en friche où s'élèvent encore de grands arbres. Au milieu des herbes folles, un pavillon abandonné: c'est l'ancienne maison de campagne de Beaumarchais. L'adolescent reçut-il alors là, sans le savoir, la vocation du théâtre? Il commença par étudier la médecine, mais ce fut à l'amphithéâtre, pendant les lugubres besognes de dissection, qu'il médita sa première œuvre : *La Reine Ultra*, tragédie macabre évidemment. Il la porta à Rachel, qui n'en voulut pas. Mais l'ombre de Beaumarchais veillait sans doute, puisque Déjazet fut séduite par une comédie que Sardou lui soumit: *Les Premières Armes de Figaro*. Lâchant le scalpel, le jeune auteur entra courageusement dans la lutte et connut des jours où, raconte un de ses amis: "ses déjeuners étaient des problèmes, ses dîners des hypothèses".



Victorien Sardou

La Famille Benoiton, *La Tosca*, *Madame Sans-Gêne* devaient, dans l'avenir, pourvoir sa table avec abondance.

Un matin de novembre 1908, Sardou, son légendaire béret de velours noir sur la tête, son foulard rouge autour du cou, quitta son rez-de-chaussée luxueux et confortable pour se rendre à deux pas de chez lui, au carrefour Villiers: on allait y dévoiler le buste de **Henri Becque, par Rodin**. Une tribune officielle avait été dressée, où l'auteur de *Patrie* avait sa place réservée. Mais il arriva en retard et fut arrêté par un barrage de police. Il resta dans la foule, piétinant sous la bise d'hiver où s'envolaient des lambeaux de discours. Il rentra chez lui gelottant et prit le lit pour ne plus se relever.»



Henri Becque par Rodin

Promenade anecdotique au faubourg du Roule



Robert de Flers

N° 70 : Immeuble où habita le marquis **Robert de Flers** (1872-1927) – (cf. n° 40), époux de Geneviève Sardou. Il était le voisin de son beau-père, dont les fenêtres s'ouvraient au rez-de-chaussée du n° 64. «L'interprète préférée de Robert de Flers fut Eve Lavallière. Quand, faisant chaque année une cure à Vittel, on ne le voyait pas de toute une journée paraître dans le parc de la station, on pouvait être sûr qu'il était parti pour Saint-Baslemont, au village de Thuillières où la comédienne passait l'été dans la propriété de son directeur aux Variétés, Samuel. Il était allé lui lire une de ses comédies et lui demander son avis sur le rôle qu'il lui destinait. Plus tard, il devait revenir fidèlement à Thuillières, mais cette fois dans

la petite maison où Eve allait pieusement mourir. Pendant la guerre de 1914-1918, le marquis de Flers accompagna le duc de Luynes dans une mission en Roumanie. « *Honoré* » fit naturellement la conquête de son compagnon par sa grande douceur de caractère. Robert de Flers devait aussi, en cette occasion, bénéficier d'une auguste amitié: la Princesse royale, qui n'était pas encore la reine Marie, mit avec grâce toute son influence au service des deux envoyés de France.» (A de F.)

N° 72 : **Gaston Calmette** (1858-1914), directeur du Figaro, demeura dans cet immeuble. Le 16 mars 1914, Paul Bourget, qui sortait du bureau de Gaston Calmette, rue Drouot, croisa



72, bd de Courcelles



Mme Caillaux tue M. Calmette

une élégante visiteuse qu'un huissier introduisait chez le patron. Ses mains étaient enfouies dans un de ces énormes manchons qui étaient de mode alors, un manchon qui pouvait rendre les services d'une luxueuse besace. Celui-ci, outre le mouchoir parfumé, le poudrier, le carnet de visites, recelait un revolver. Dès qu'elle fut entrée, Mme Caillaux sortit l'arme, visa et tira les six balles du chargeur sur Gaston Calmette. C'était la fin d'une violente campagne de presse, mais les remous politiques qu'elle avait amorcés ne devaient pas pour autant s'éteindre avec l'acquittement de la meurtrière à la veille de la déclaration de guerre.

A cette même adresse officiait le Docteur Delaunay, le "faiseur d'anges" du Tout Paris. Ce bel homme, élégant, décoré de la Légion d'Honneur pour sa courageuse

Boulevard de Courcelles

conduite à Dien-Bien-Phu, fut durant vingt ans, avant la promulgation de la loi Veil, le plus célèbre des avorteurs mondains.

L'avocat Georges Richier vint habiter ici lorsqu'il quitta son appartement du Cours Albert I^{er}. Adeptes de l'art du contrepèter il truffait volontiers ses plaidoieries de délicieuses figures de rhétorique qui enchantèrent ses confrères du barreau et amenaient parfois un sourire sur les lèvres des juges les plus sévères.

N° 88 : Une famille d'artistes habitait dans cet immeuble. Désiré Réal del Sarte était sculpteur, Mme Réal del Sarte faisait de la peinture. Leur fils aîné, Maxime (1888-1954), était le statuaire attitré de *L'Action Française*. De sa main unique - il avait perdu l'autre dans les combats de la guerre de 1914 - il modela des œuvres dont la plupart devaient naturellement refléter le climat de ses convictions politiques.



Œuvre de Réal del Sarte



102, boulevard de Courcelles



Lacenaire

N° 102 : Emplacement, de 1820 à 1885, du bal Duvert. Ce bal fondé hors-les-murs, proche de la rotonde de Monceau, par Alphonse Duvert, ancien souteneur, attirait selon Canler, «grisettes, apaches, filles perdues et mauvais garçons et riches pervers.» Pierre-François Lacenaire (1803-1836) et son ami Avril étaient des habitués du bal Duvert lorsqu'ils se sentaient menacés ou traqués sur le "Boulevard du Crime", terrain habituel de leurs exploits, avant de mourir bravement sur l'échafaud. Marcel Carné et Jacques Prévert les immortalisèrent dans leur film *Les Enfants du Paradis*.

Promenade anecdotique au faubourg du Roule

N° 112 : Immeuble où habita et mourut, après une vie bien remplie, le 3 août 1936, à 84 ans, l'ingénieur **Fulgence Bienvenüe*** (1752-1936), le "père du Métro". Treizième et dernier enfant d'une famille bretonne, il obtint son bac à l'âge de 15 ans, entra trois ans plus tard à l'École polytechnique, où il manqua d'être fusillé avec d'autres élèves pendant la Commune. Diplômé de l'École nationale des ponts et chaussées il dirigea la construction de lignes de chemin de fer. Il perd son bras gauche en 1881, lors d'une visite d'expropriation plutôt mouvementée.

En 1895 il travaille sur le projet de la construction du métropolitain qu'il conduira à bonne fin avec l'ouverture de la première ligne : Porte de Vincennes-Porte Maillot.

Un autre polytechnicien et ingénieur des Ponts et Chaussées, Lucien-Louis-Denis-François Choron, né en mer au large de New-York en 1860, pionnier des lignes de chemin de fer de la Compagnie du Midi, demeura lui aussi à cette adresse. Au rez-de-chaussée, la Boutique de Marina de Bourbon occupe cent ans plus tard l'emplacement de l'atelier où Sigismond de la Bartole confectionnait ses automates très recherchés par les collectionneurs.



Fulgence Bienvenüe



J.-J. Servan-Schreiber

Jean-Jacques Servan-Schreiber* (1924-2006), fils aîné d'Émile Servan-Schreiber, co-directeur du journal *Les Échos*, et de Denise Brésard, demeura boulevard de Courcelles.

Dès l'adolescence, son père l'entraîne avec lui dans les réunions de son cercle où se rencontrent des personnalités comme le ministre Raoul Dautry. Reçu à l'École polytechnique en 1943, il rejoint de Gaulle et gagne l'Amérique avec son père. Formé comme pilote de chasse, il ne participera à aucun combat aérien.

Passionné par les sciences et la politique, Jean-Jacques Servan-Schreiber se découvre un goût pour l'écriture et le journalisme. Très brillant, il est engagé au *Monde* par Hubert Beuve-Méry et devient à 25 ans éditorialiste en politique étrangère.

Adeptes de la décolonisation, il soutiendra Pierre Mendès-France et, à l'âge de 30 ans, créera *l'Express*, concept adapté de revues américaines comme le *Times*, mais encore nouveau en France. Il y accueillera des plumes aussi prestigieuses que celles d'Albert Camus, Jean-Paul Sartre, André Malraux, François Mauriac et Jean-François Revel. D'un caractère difficile, changeant, cassant, souvent mégalomane, JJSS irritera aussi bien ses collaborateurs que ses amis, se fâchera tour à tour avec tout le monde et se trompera à peu près sur tout.

Il restera néanmoins une des plus grandes figures médiatiques de notre temps.

Boulevard de Courcelles

118 boulevard de Courcelles



Angle rue de Chazelles



Carrefour bd de Courcelles- place République dominicaine